

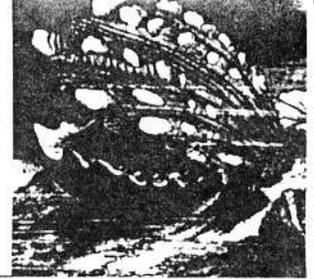
# la nouvelle REVUE MARITIME

(Mai - Juin 1984 N° 386-387 pp35-40)



Jules Verne  
et la mer

L'immensité océanique offre à l'homme toutes les possibilités d'évasion. Créatures mythiques surgies du fond des âges, phénomènes naturels amplifiés, éléments interférant les uns sur les autres ne sont, tout compte fait, que la manifestation des multiples facettes de ce qui est, pour le romancier, un espace de liberté.



## CREVETTES DE L'AIR ET BALEINES VOLANTES

William BUTCHER

**La mer : une ouverture**

**L**a mer libre, [c'est...] la liberté : cette idée, tirée des *Aventures et Voyages du Capitaine Hatteras*, pourrait s'appliquer à la vie de Verne, mais surtout aux « *Voyages extraordinaires* » tout entiers. Pour l'auteur de *Vingt Mille Lieues sous les Mers*, la mer est en effet un lieu d'élection pour le très sérieux thème de la science, mais aussi pour l'aventure et ses plaisirs. Le propre de Verne, pourrait-on même dire, est de populariser les connaissances, mais en même temps de revaloriser le vivant, le vécu, le réel. Et c'est dès lors la mer, avec sa biologie distincte et son grand large, qui se prête parfaitement à cette double entreprise.

Cette courte étude a pour but d'examiner certains *Voyages marins* dans la perspective des thèmes de l'ouverture - fermeture et des transformations terre-mer-air et d'arriver ainsi à une meilleure compréhension des conceptions verniennes de la liberté.

**La hantise du vide**

**L**a mer libre représenterait alors pour Verne une ouverture illimitée, un champ de vision ininterrompu, un horizon où la mer et le ciel vont ensemble à l'infini. A la différence de la terre, l'Océan est uniforme, diffus, changeant : il n'offre pas de prise, pas de point fixe, pas de concret. Mais alors, qui dit liberté, dit choix, et même choix difficile : on peut également dire que le champ visuel marin ne contient rien, et que la mer et le ciel vont loin mais n'arrivent nulle part. Pour Verne le sceptique, l'hypersensible, l'anxieux, c'est une angoisse certaine.

Verne agoraphobe ? Cela peut surprendre, étant donné sa réputation de romancier du voyage-pour-le-voyage. Mais les textes nous donnent de très nombreuses indications : cette hantise du vide, également partagée par les explorateurs polaires, est visible dans des phrases comme le « mal de l'espace » (*Voyage au Centre de la Terre*, p. 72) ou le « mal de la blancheur » (*Capitaine Hatteras*, p. 292).

Dans des romans aussi variés que *Cinq Semaines en Ballon*, *Voyage au Centre de la Terre*, *Les Indes noires*, *Le Chancellor*, *Mathias Sandorf*, *Capitaine Hatteras*, ou *Une Ville flottante*, les héros sent un vertige identique devant un abîme identique. L'espace libre ne mène pas directement au paradis.

**L'obsession de la clôture**

C'est que pour Verne-narrateur, la mer libre pose un défi immense. Le voyage marin ne donne rien à voir. La monotonie des voyageurs risquerait de devenir la monotonie des lecteurs. Solution normale : raconter les événements du bord, les activités du microcosme.

C'est Roland Barthes qui a très bien vu l'importance de la clôture dans les bateaux verniens. Mais il aurait pu ajouter que c'est une véritable obsession générale : toutes ces îles – à hélice, mystérieuse, ou flottante – et tous ces véhicules, sentent autant la clôture que l'obus spatial avec son canapé en velours, ses murs tapissés, et sa forme confortable et confortante. Mais en même temps, plus le microcosme ressemble au macrocosme, plus il y aura de place pour les voyageurs et par conséquent pour le récit. Voilà sans doute pourquoi les vaisseaux deviennent si grands, comme ceux de Verne lui-même, qui passent du petit *Saint-Michel I* à l'énorme *Saint-Michel III*. Ainsi crée-t-on comme une parcelle de la terre en pleine mer.

Regardez la bibliothèque de Nemo, par exemple, qui étale sa magnificence Second-Empire au moyen d'un objectif à 180° : ces orgues majestueuses, ces peintures opulentes ! A la limite, on aboutit à *l'Île à Hélice*, avec ses 7 km de long, ses 5 km de large, et sa ville complète ; ici l'illusion terrestre est complète.

**L'intérieur et l'extérieur se combinent**

Dans ces cas luxueux, ce sont des intrigues « normales » – du moins pas anormales – qui animeront le récit. Les ressources extérieures viennent également à point pour éviter les moments angoissés où le narrateur risquerait de n'avoir rien à montrer. Merveilles sous-marines et terrestres alternent ainsi avec la vie sociale. Dans *Vingt mille Lieues*, seulement, il y a intégration entre l'intérieur et l'extérieur, le travail et le plaisir, le voyage et l'observation, le nécessaire et le gratuit.

Dans *L'Île à hélice*, en revanche, il existe une barrière entre l'île et le monde et entre maîtres et serviteurs, et les loisirs forcés des premiers deviennent par conséquent du tourisme sans but. Même le Quator concertant, qui a la chance de visiter des îles paradisiaques tout en gagnant beaucoup d'argent, ne pense qu'au retour à la réalité du monde extérieur. Quant aux riches, ils n'ont pas même cet espoir pour l'avenir. Ils sont enfermés dans le présent, et c'est leur retour sur eux-mêmes qui ronge le tissu social depuis l'intérieur, au point de finir par casser en deux la société de l'île et avec elle l'île tout court.

En somme, événements intérieurs et extérieurs se combinent ou s'opposent dans ces cas pour structurer le récit. Le pari du romancier devient plus osé dans des romans où il n'y a pas de terre à visiter et où l'espace est limité : il ne peut plus placer ses notes de lecture et l'activité sociale normale est réduite, elle aussi.

**Un livre sur rien ?**

On risque alors de tomber dans le roman de voyage sans voyages véritables, le roman d'aventures sans aucune aventure. L'enjeu est d'autant plus important que Verne ne permet non plus guère d'aventure d'ordre galant. Quand on part pour faire face à l'universel, le purement personnel ne serait qu'encombrement. Les héros des *Voyages* sont dans les meilleurs des cas démunis d'attaches de toutes sortes, acculés à « la dernière extrémité », ainsi que leur créateur.

Face à un voyage en mer potentiellement vide – le livre sur rien que Flaubert rêvait d'écrire – Verne s'en sort magnifiquement. Il en sort le chef-d'œuvre toujours méconnu qu'est *Le Chancellor* (1875), réécriture romanesque du tableau de Géricault, *Les Naufragés de la « Méduse »*. C'est la pauvreté de ressources des passagers qui donne lieu à la richesse de ressources du romancier : naufrages successifs en pleine mer, cannibalismes en série et autres catastrophes, créant une véritable symphonie noire de l'humanité démunie. Le pari est gagné ! (1)

**Les leçons de la biologie du XVIII<sup>e</sup> siècle**

Nous avons diagnostiqué le problème de la variété de la vie marine et nous avons vu trois solutions individuelles. Mais on peut aussi observer un dispositif général qui fait face au problème de l'uniformité de la mer. Il consiste dans les équivalences terre-mer-air. L'idée est sans doute venue à Verne de ses lectures en biologie.

Dans les théories biologiques des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, on trace l'histoire de la mer jusqu'à l'époque lointaine où elle couvrait toute la surface du globe, soit après des cataclysmes ponctuels, soit après le refroidissement de la croûte terrestre (2). De Maillet observe qu'aux principaux animaux terrestres correspondent des animaux marins très similaires. On en déduit que bien des animaux terrestres étaient sortis de la mer. Ainsi, pour Buffon, les ailerons des poissons sont devenus des pieds, leur bec et leur col se sont allongés, et puis du duvet et des plumes ont poussé. Ou bien les étapes ont été brûlées encore plus rapidement et des poissons ailés se sont mis directement à voler, l'intendance suivant comme elle pouvait.

C'étaient les bases, en somme, des idées modernes de l'évolution, mais sans aucune appréciation de la lenteur et de l'aspect tâtonnant du processus.

**L'océan-vivier**

Le lecteur des *Voyages* se sentira sur un terrain familier. Je ne peux pas développer ici les idées verniennes sur l'évolution – assez complexes en effet –, mais on reconnaîtra le cauchemar

(1) Pour une analyse plus détaillée, voir W. Butcher, « Le Verbe et la chair » in *Jules Verne 4 : Texte, image, spectacle* (1983), textes réunis par François Raymond.

(2) Je résume ici à grands traits les idées de François Jacob, *La logique du vivant* (1970), Ch. III (« Le Temps »).

sur tout dans *L'Éternel Adam* (3).

La deuxième idée est également fréquemment exprimée : Verne parle de chiens, chevaux, ours, lions, dragons et renards marins, et de papillons, loutres, cochons, dromadaires et crapauds de mer : tout une ménagerie ! De même, l'idée du poisson volant revient à de nombreuses reprises dans les *Voyages* : comme telle dans la chaîne de la métempsychose de *La Famille Raton*, comme véhicule polyvalent de *Maître du Monde*, et même comme une baleine volante dans *Cinq Semaines*. Dans *L'Éternel Adam*, l'idée est encore développée (et sans doute pastichée), lors d'une scène lamarckienne d'évolution quasi instantanée : « On voit d'anciens animaux (...) marins (...) en train de devenir terrestres. L'air est sillonné de poissons volants, beaucoup plus oiseaux que poissons, leurs ailes ayant démesurément grandi » (p. 251).

Grâce sans doute à ses lectures, mais aussi à ses propres expériences, l'océan est ainsi pour Verne un vivier qui est en rapport étroit avec la terre ou l'air. C'est comme si son agoraphobie opérât de façon détournée, comme s'il voulait réduire l'immensité de la mer en la réécrivant en des termes autres, quelquefois terre-à-terre, quelquefois éthérée.

La terre  
devient océan

La métamorphose terre-mer-air se présente avec de nombreuses variantes. En premier lieu, Verne inverse beaucoup de ses figures. De cette façon, la terre, elle, vient à ressembler à l'océan. Cela ne serait peut-être pas surprenant s'il n'y avait pas un tel foisonnement de détails. La terre ferme a, par exemple, des écueils, des ondulations, de l'écume ; elle moutonne, est sujette au roulis et au tangage ; elle en arrive à pouvoir noyer des hommes. Il arrive que les animaux subissent la même loi de réciprocité, avec des éléphants, comme des baleines, aptes à être harponnés.

Les moyens de transport eux-mêmes se soumettent quelquefois à la transformation terre-mer. Les dromadaires et les caravanes naviguent ; les marcheurs à pied sont déviés de leurs cours par le vent ; et c'est bien sûr un timonier qui dirige le traineau à voiles (*Le Tour en Monde en 80 jours*) et la brouette à voiles (*Tribulations d'un Chinois en Chine*).

L'air aussi  
à la terre

L'exemple des poissons volants ne manque pas de suite non plus. Si l'océan est le sixième continent, « les flots aériens », « la mer céleste », « l'océan atmosphérique » constituent un septième. Les nuages sont des icebergs, les tourbillons des maelströms et les oiseaux des requins. Les sauterelles, dans une image qui est très vernienne de par son pouvoir évocateur et son humour, deviennent dans *Cinq Semaines* « les crevettes de l'air » ! Les trois éléments dans un seul objet ! L'auteur n'a su résister au

(3) Cette longue nouvelle posthume a été entièrement écrite par le fils de Jules Verne, Michel, selon les recherches de Piero Gondolo della Riva (« A propos des œuvres posthumes de Jules Verne », *Europe*, n° 595-96, novembre-décembre 1978, pp. 73-88).

## La mer, la liberté et Jules Verne

*Libéral, au sens du XIX<sup>e</sup> siècle marqué par le développement rapide de l'industrie qui n'a pas été encore sanctionné par la faillite de l'espoir en un progrès technique et moral continu, anti-esclavagiste, ami de quelques anarchistes de bonne fréquentation, notable d'Amiens élu au Conseil Municipal sur une liste considérée à l'époque comme radicalement de gauche, Jules Verne un inlassablement la liberté et la lutte contre l'oppression. La révolte individuelle est une façon de résister à l'absorption, dans un monde nivelé par la technique. L'héros vernien est le plus souvent libéré par la destruction de la machine qui lui permet d'affronter la réalité du monde, mais dont il est prisonnier. Les usines hallucinantes de Herr Schultz (Les 500 millions de la Begum) disparaissent dans l'apocalypse alors que vit la « cité écologique » de Franconville : l'île hélixe sombre parce qu'elle est un défi à la nature, sur un océan en proie à ses propres fureurs. Le Nautilus privé de son équipage n'est plus qu'un sarcophage qui attend la dépouille de Nemo.*

*La mer ambivalente, redoutable ou apaisante, libératrice ou qui retient prisonnier, assure la possibilité de l'évasion, de la révolte, de la révolution.*

*Elle permet de venir en aide aux Grecs insurgés de L'Archipel en Feu, aux Fenians irlandais des Frères Kip et de P'tit Bonhomme. Elle assure la liberté de Hongrois Mathias Sandorf hors des géôles autrichiennes et celle de l'Hindou Dakkar ou Capitaine Nemo.*

*La mer donne au Kaw-djerr des Naufragés du Jonathan son refuge loin des ambitions dérisoires. Les traits de ce « sauveur » sont empruntés au mystérieux Jean Orth, disparu dans les terres magellaniques, vraisemblablement l'archiduc Jean Salvator, cousin de Rodolphe de Habsbourg, après le drame de Mayerling.*

*Mais l'intensité océanique échappe à toute police. La liberté y est la même pour les plus nobles héros et pour les pires forbans.*

plaisir de répéter textuellement l'idée, à quinze ans de distance, il est vrai (dans *Aventure de trois Russes et trois Anglais* en Afrique australe).

Appliquée aux machines, la métaphore mer-air fait que les aéronefs ont un pont, une coque, une ancre, des voiles, un journal de bord, mettent des bouteilles... à l'air, et subissent des naufrages. Tout cela peut nous sembler évident aujourd'hui car nos avions ont des hublots et des personnels navigants. Mais dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, où bien des scientifiques disaient que le plus-lourd-que-l'air était complètement impossible, Verne a non seulement mis en œuvre la chose elle-même, mais a su aussi créer pour elle un langage à la fois imagé et familier, que les créateurs des néologismes modernes n'ont pu égaler !

La terre : au  
centre de  
l'évolution...

On peut remarquer aussi qu'à la limite, les métaphores verniennes ont tendance à se surimposer les unes aux autres, à compléter, se conforter, comme pour mieux brouiller la perspective. Néanmoins, à force de bien regarder (de tous ses yeux, comme Michel Strogoff !), on voit que c'est la mer qui semble être la vedette du triptyque « élémental ».

Les raisons sont un peu contradictoires. Pour la physique, l'eau est un fluide comme l'air, mais occupe un volume à

très fixe, comme les solides. Dès lors, il est naturel qu'elle glisse comme truchement entre le sol d'ici-bas et le ciel, pour mieux les réconcilier. Mais en contraste complet, la biologie proclame que si la vie a commencé par la mer, sa plus haute expression vit actuellement sur la terre, mais va bientôt planer dans les airs. La mer, en d'autres termes, c'est le passé, la terre le présent, et l'air l'avenir : démonstration bien didactique et qui met la terre au centre de la scène.

... ou simple lieu de transition ?

Mais il en va autrement quand on regarde la physique et la biologie ensemble. C'est la terre, enfin, qui « tient la chancelle » : cette fois parce qu'elle sert de transition entre les deux autres ! En d'autres termes, il est clair que l'esprit de Verne regarde la terre et l'air et nous y promet un avenir, sinon radieux, du moins différent ; mais on sent bien que c'est la mer qui a capturé son cœur, et à cela il n'y a pas de remède... Va pour la mer, dit Jules Verne, si l'on ne peut pas toujours aller à la mer.

La liberté du romancier

Nous avons parcouru assez rapidement deux aspects de la mer dans l'œuvre de Jules Verne. Quels que soient les détails du débat entre ouverture et fermeture, nous avons pu observer un souci constant d'interrompre l'uniformité : l'écriture, toujours vive et alerte, s'efforce d'éviter le même écueil, pour chercher toujours du nouveau. En termes généraux, on en arrive à fuir la claustrophobie presque autant que l'agoraphobie galopante.

Mais une combinaison des éléments, cela se précise dans la recherche vernienne d'une structure qui soit, comme la porte de Duchamp, mi-ouverte et mi-fermée, ou, comme la robe de Roland Barthes, juste assez baillante. On arrive à rêver alors d'une « route (...) à la fois fluviale et maritime », d'un « fleuve qui n'aurait qu'une rive ». Si cela était possible, alors on naviguerait entre les hélices de la fermeture et les voluptés de l'ouverture : on aurait réconcilié la sécurité et la liberté, le destin et le libre arbitre. C'est en croyant que cela se pouvait que Verne a passé sa vie d'écrivain.

Verne prend du plaisir en s'efforçant de rompre les catégories reconnues pour la sagesse populaire et la science. C'est ce jeu d'empêcheur de tourner en rond, entre autres choses, qui fait que ses romans maritimes se lisent aujourd'hui avec tant de plaisir pour le lecteur. Il existe par conséquent peu de place pour introduire entre le romancier et le lecteur une conclusion quant à la nature de la liberté.

Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il arrive que la liberté se trouve davantage dans un petit radeau ravagé que dans une grande île aisée, mais peut-être plus encore dans un sous-marin appelé *Nautilus*. Elle peut se trouver dans la possibilité de voir les habitants de la terre et de la mer, petits ou grands, planer librement. La liberté se trouverait, surtout, dans la capacité d'un seul homme de réécrire le globe à sa guise pour la délectation de ses lecteurs. Depuis Verne, la mer n'a jamais été la même... ■

Synonyme d'évasion, la mer est par excellence le lieu du roman d'aventures. Dans l'œuvre de Jules Verne, il est à remarquer que l'évasion sur mer coexiste avec une invasion de la mer : nombreuses sont les scènes où la mer envahit la terre.

Curieusement ces scènes sont toujours mises en relation avec le temps : ou bien des traces du passé reviennent, ou bien des bribes de l'avenir sont entrevues. Nous allons tenter d'expliquer pourquoi le temps est ainsi envahi par la mer.

### Mémoire

L'état primordial

La mer conserve le passé : au gré des voyages, les personnages verniens peuvent voir les ruines de l'Atlantide, des monstres préhistoriques et même la formation du globe terrestre !

Au cours de la formation du globe telle que J. Verne l'imagine, il existe une étape où la mer envahit toute la surface :

« Durant les époques géologiques, à la période du feu succéda la période de l'eau. L'océan fut d'abord universel. Puis, peu à peu, dans les temps siluriens, des sommets de montagnes apparurent, des îles émergèrent, disparurent sous des déluges partiels, se montrèrent à nouveau, se soudèrent, formèrent des continents, et enfin les terres se fixèrent géographiquement telles que nous les voyons. » (*Vingt Mille Lieues sous les Mers*, pp. 137-8).

Ce passé lointain redevient parfois contemporain. Ainsi, le délire des naufragés du *Chancellor*, perdus, sans vivres, sur un radeau, les ramène un instant vers cet état primordial : « Il n'existe ni continents, ni îles. Le globe n'est plus qu'un sphéroïde liquide, comme il était dans la seconde période de sa formation ! » (*Le Chancellor*, p. 220). De même, Hector Servadac et ses compagnons embarqués sur la *Dobryna* revivent la surprise de Noé après le déluge :

« La *Dobryna* semblait être seule à parcourir ces flots abandonnés, et chacun, sentant l'isolement se faire autour de lui, se demandait si la goëlette n'était pas maintenant l'unique point habité du globe terrestre, une nouvelle arche de Noé qui renfermait les seuls survivants de la ca-